

La jungle luxuriante

Je m'enfonçais doucement dans une torpeur insipide... Autour de moi les tambours des porteurs émettaient des soupirs tristes et langoureux ; dans mon délire je voyais des ombres s'agiter dans les arbres de la jungle, et les prit pour des hommes...

Un coup sourd et répétitif emplît l'atmosphère, tellement naturel qu'il me paraissait avoir toujours été là. Il semblait porter un message caché pour les habitants de la forêt. Le rythme s'accéléra doucement.

Je me rappelait le discours paranoïaque de Marlow sur les hommes et leur peur ancestrale : celle de devenir fou, celle de l'être depuis toujours. Comme si l'on se réveillait un jour en se rendant compte que, oui, tout était irréel et insensé, tout avait un goût fade et insipide. Je compris sur le moment à quel point cette peur pouvait être fracassante de vérité, et je retombait dans un sommeil profond.

J'étais sur le canoë qui continuait de filer le long de ce fleuve maudit, mais l'atmosphère avait changé. Au lieu des sinistres tambours, j'avais droit à une musique rassurante, à base de flûtes et de violons. Elle semblait m'inciter à un espoir nouveau, à un message de paix et de félicité pour la terre et l'humanité. Le message était renversant de beauté et de mélancolie, mais semblait cacher un terrible secret.

Une voix grave et calme résonna dans l'embarcation, comme sortie de nulle part. Les porteurs jetaient des regards inquiets dans ma direction, semblant attendre une explication. Ils devaient bien sentir eux aussi que quelque chose ne tournait pas rond. Je détournait les yeux et écoutait.

Je me souvins de cette aventure avec une jeune étudiante, des années auparavant. J'étais alors professeur de langues anciennes au collège de France, et avait en tout et pour tout six élèves, dont la moitié était passionné par les hiéroglyphes et les messages codés (du type code César) et s'imaginait qu'ils allaient pouvoir déchiffrer des parchemins et des cartes au trésor au bout du deuxième cours. Quelle ne fut pas leur déception lorsqu'ils se rendirent compte combien longue et fastidieuse est la route qui mène à la compréhension et à la connaissance des mondes perdus. Au bout d'un mois, six élèves avaient définitivement abandonnés la voie, et je me retrouvait avec un vieux rat de bibliothèque à la retraite et une jeune étudiante qui voulait, semble-t-il, continuer coûte que coûte. Je vint la voir à la fin d'un cours pour lui proposer des cours de soutien.

J'appris qu'elle s'appelait Marion, qu'elle venait d'un village du centre de la France, et que son père était professeur d'histoire et d'anglais ; elle rêvait depuis toujours d'être archéologue, mais devant les difficultés que posait son enseignement (très fermé à l'époque, car réservé à une élite de chercheurs), elle avait renoncé et s'était dirigé vers des études de langues mortes, et de langues anciennes. Nous devîmes très vite amis.

Elle n'était pas réellement douée, mais elle était très travailleuse, et avait une volonté qui remplaçait facilement une ambition mal placée. Très vite, elle fit des progrès importants, et elle pu lire des fragments de mésopotamiens que je possédait.

Un soir, elle vint chez moi, et après avoir dîné légèrement, nous discutâmes de littérature et de poésie. Je lui montrais des fragments de papyrus égyptiens, ainsi que des tablettes mésopotamiennes très ancienne que j'avais achetée au marché noir en Iran. Je lui racontais à quel point j'aimais mon métier d'enseignant et de chercheur, et lui expliquait la jouissance que l'on éprouve à faire comprendre quelque chose de compliqué en apparence à quelqu'un.

En parlant avec elle, une sensation nouvelle naquit en moi : je me sentais comme libéré d'un poids de pouvoir parler de tout et de rien à une personne que je ne connaissais pas, ou peu. Comme si j'exprimais des choses anodines que chacun ressent un jour dans sa vie, mais n'arrive pas à formuler explicitement. Comme si je pensais à voix haute, moi qui vivais depuis des années dans un mutisme non feint. Là, tout devenait clair, et je prenais plaisir à m'exprimer sur des choses simples et intimes.

Je lui parlais de Léa, ma première femme, des années de bonheur conjugal, puis des désillusions. Je lui racontais ces instants de tendresse avec celle qui partagea ma vie dans mes premiers pas de professeur dans un collège (en tant que professeur d'histoire), ces journées de vacances où nous débordions d'énergie et d'activités, elle peignant d'in vraisemblables tableaux, moi écrivant un roman à jamais inachevé. C'était l'époque des folies douces et des rêves, où nous vivions dans un cocon hermétique. « On partira bientôt sur un bateau pour les îles Cook ma chérie ! » lui disais-je souvent. Je ne me souviens plus si je plaisantais.

Nous nous sentions si proches et nous étions pourtant si lointains, si différents...

Il finit par ne plus rien rester de nos rêves et de nos projets, juste quelques photos des îles tirées d'un magazine, et une poignée des mauvaises diapositives sur un de nos voyages en Bretagne. Nous nous séparâmes au bout de dix ans de vie commune.

Après ma séparation avec Léa, je m'étais alors enfermé dans la recherche, travaillant sans relâche sur le déchiffrement de tablettes mésopotamiennes. A cela avait succédé une profonde période de déprime, puis de « mutisme-m'enfoutisme » du monde et de ses protagonistes, dans laquelle j'étais encore plongé lorsque je rencontrai Marion, et je ne souhaitais pas vraiment en sortir.

J'étais plongé dans mes pensées lorsque Marion m'interpella :

« Professeur, à quoi pensez-vous ? Vous vous êtes arrêté à votre séparation avec votre première femme. Avez-vous donc eu une autre femme ? » . « Ca me paraît incroyable... », ajouta-t-elle.

C'était un jeu entre nous de nous appeler respectivement « Professeur » et « Elève Marion ». « Non, ça n'a rien d'incroyable en fait. Une autre facette de mon caractère en fait », répondit-je ». Je continuais mon histoire.

Un soir de déprime où j'étais en Californie pour une conférence sur l'écriture cunéiforme, je décidai de tout plaquer, et de partir pour Las Vegas. Je louai un chevrolet archi défoncé et partis pour la cité de bruit et de lumière. Je pensais tout le temps à Léa, à mon travail de fourmi et à « ma vie de raté ».

A l'époque, j'avais en effet une théorie qui considérait que l'on pouvait classer les gens selon deux catégories : les ratés et les autres. Et qui étaient les ratés ? Ceux qui étaient seuls, ceux qui faisaient un métier non respecté par le reste de la communauté, et ceux qui n'avaient pas d'amis. Et comme je me mettais dans les trois catégories...

Bref, je gamberrais pas mal, et lorsque j'arrivais à Las Vegas, j'étais profondément déprimé. Toujours est-il que je me rendis au premier bar venu, où je bus plus que de raison. Tôt le lendemain, je me réveillai sur un trottoir inconfortable, avec un portefeuille vidé à l'exception d'un papier imprimé titrant « Félicitations, vous êtes mariés à... », et là, une écriture manuscrite m'apprenant que j'avais épousé à une certaine Bridget Jones, texane d'origine.

Je ne cherchais pas à en savoir plus, déchirait le papier et rentrais en France par le premier avion du matin.

« Mais alors, me dit Marion, vous êtes toujours marié à cette américaine ? ». Elle s'esclaffa. « Malheureusement, je crois », répondit-je. « Mais cette Bridget Jones n'a jamais donné signe de vie par la suite. Peut-être est-ce juste une mauvaise blague ».

Nous restâmes un moment silencieux, chacun de nous plongé dans ses pensées. Puis Marion se tourna vers moi, se pencha légèrement et m'embrassa.

Nous vécûmes une idylle secrète et très courte. La jeune étudiante avait été impressionné par mon charisme de professeur érudit, mais n'avais pas tardé à comprendre la supercherie. L'amour est quelque chose de magique, pas quelque chose d'intellectuel : on n'aime pas quelqu'un pour son éloquence et ses connaissances, ni pour son humour et sa gentillesse. Il y a toujours quelque chose de plus, quelque chose de divin, qui passe un instant dans les yeux, peut durer quelques années puis disparaît à jamais.

L'embarcation continuait de filer vers le centre de l'Afrique, lorsque j'émergeais peu à peu de ma torpeur. Les hommes plongeaient leurs pagaies dans un mouvement parfait, semblant crever le fleuve d'habiles petits lapements. La brume se levait doucement. La jungle se faisait de plus en plus dense, luxuriante. Je ne devais plus être très loin des profondeurs des ténèbres.